

## La Maîtresse de l'Exil

La jeune femme prit place face aux deux hommes. L'un d'eux portait l'uniforme, composé d'un haut-de-forme bleu-marine et un pantalon rouge vif, comme le sang des soldats morts sur le champ de bataille. A ses côtés, se tenait Monsieur Constant, directeur de l'hospice Saint-Jean du quatorzième arrondissement de Paris. Elle observait nerveusement son ventre arrondi, toujours aussi proéminent que la veille. Le militaire tenait une feuille blanchâtre, griffonnée à la hâte par un de ses confrères de caserne. Il toussota bruyamment avant de déclamer d'une voix ténébreuse et accusatrice :

« Mademoiselle Marguerite Fontenet, célibataire, âgée de vingt-cinq ans, née le 5 mai 1789 à Yvetot, fille de M. François Fontenet, et Mme Elisabeth Dupuy, agriculteurs. Vous avez travaillé au service de Monsieur Martin, propriétaire terrien et sous-officier du colonel Joachim Murat. Vous occupiez le poste de servante de juillet 1804 à aout 1812. Vous avez quitté votre emploi au bout de huit longues années, puis êtes entrée au service de Madame Marie-Louise d'Autriche, épouse de Monsieur Bonaparte. En Février 1814, vous avez remis votre démission, puis avez exercé dans notre humble institution, auprès des nouveau-nés. Vous-même enceinte à cette époque, avez donné la vie à un petit garçon, le 16 mai 1814, prénommé Olivier et de père non désigné.

- Nous sommes réunis ici, aujourd'hui, pour définir en détail l'avenir de cet enfant. La France ne prend pas à la légère l'avenir de ses nombreux orphelins de père, et nous ferons tout notre possible pour vous y aider. Connaissez-vous le nom du géniteur ? »

Adossée sur une piètre chaise de paille rèche, elle peinait à respirer dans la chaleur suffocante du cabinet qu'éclairait faiblement la lueur d'une chandelle. Son esprit confus par la fatigue de ces derniers jours, floutait le souvenir de son bien-aimé.

Hélas, ce même pays qui se disait juste et compatissant venait de les séparer à tout jamais. Condamné à l'exil par le congrès de Vienne, ce simple roturier devenu le souverain le plus puissant d'Europe grâce à ses seuls mérites, cédait la place à l'ennemi juré du progrès social, Louis XVIII.

- Non... Répondit-elle faiblement. Cet homme m'est parfaitement étranger... Tout s'est passé si vite... je me souviens à peine des traits de son visage, mentit-elle. Elle se remémorait sa silhouette trapue, sanglée dans son costume militaire. Il portait ses incontournables bottes talonnées qui le grandissait de quelques centimètres. Son célèbre chapeau d'ébène dissimulait son regard énigmatique de conquérant, avide de nouvelles découvertes et des plaisirs de la chair. Ses attentions, ses baisers fougueux et ses mots doux murmurés avec tendresse avaient rapidement conquis Mademoiselle Fontenet, célibataire accomplie qui menait une vie bourgeoise dans les faubourgs parisiens. Les pommettes légèrement rougies, aucun des deux congénères n'insista à ce sujet : le père demeurait un inconnu, de simple profession, un paysan respectable, tout au plus un noble mesquin, aveuglé par l'excès de boisson.

- Très bien, approuva Monsieur Constant avec embarras. Connaissez-vous des membres de votre famille, des connaissances auxquelles vous pourrez confier votre enfant ?

- Ma famille m'a définitivement tourné le dos dès qu'ils ont pris connaissance de mon état, Monsieur, déclara-t-elle d'une voix grave. Concernant mes relations, elles se trouvent peu nombreuses en cette période incertaine.

Son langage châtié, plein de mépris, ne décontenançait point le directeur, celui-ci poursuivait d'un air imperturbable :

- Que comptez-vous faire de votre enfant ? Souhaitez-vous le placer en famille d'accueil, ne serait-ce que temporairement ?

- Je l'élèverai seule. Il portera mon nom. Je travaillerai dur, je paierai mon pain et je me priverai pour lui, si cela devenait nécessaire. Il me respectera et fera honneur au nom de ses ancêtres. Son regard perdu s'illuminait d'une étincelle d'or, elle était déterminée à assumer seule cette responsabilité, elle s'occuperait elle-même du fruit de leur amour caché, loin des regards jaloux de la société.

- Je vois que votre décision est prise, Mademoiselle. Je vous laisse un délai d'une semaine pour prendre les dispositions adéquates à votre nouvelle existence. Je vous souhaite ainsi qu'à votre fils le meilleur avenir possible. »

Elle les salua avec la politesse d'une grande duchesse de son temps. Elle quitta lentement la pièce, les paupières mi-closes par ses vertiges nauséux, causés par les suites de son accouchement. L'épuisement reprenait le dessus sur son esprit rêveur, vagabondant sur son ancien statut de maîtresse secrète de l'empereur. La jeune femme se rendrait d'abord à Londres sur une de ces maigres embarcations de pêcheur arriéré. Elle se fabriquerait une nouvelle identité, Jane Smith, une jeune veuve d'officier britannique, mort au front durant les précédentes guerres napoléoniennes. Cet argument étoufferait les doutes sur cet enfant orphelin. Par chance, son petit garçon ne possédait aucune ressemblance physique avec son père. Elle gagnerait du temps en se réfugiant dans les profondes campagnes anglaises. Personne ne se hasarderait à faire un amalgame avec le « tyran » ou le « mangeur de chair » après toutes ces explications.

De plus, grâce à son éducation et sa beauté de femme dans la fleur de l'âge, elle occuperait un poste au sein de ces influentes familles d'aristocrates aux mœurs raffinés. « *Méfie-toi de tout ce beau monde, il se serviront de toi avant de t'écraser sous leurs pas dès que tu deviendras inutile.* » répétait-il chaque soir avant d'éteindre la chandelle. ***Les uns et les autres***, représentaient un obstacle à leur bonheur. Marguerite les espionnerait sans relâche, ces lords et ladies qui venaient de briser à jamais ses espérances. Elle informerait par le biais de ses lettres son impérieux amour, retenu captif sur l'île d'Elbe. En secret, elle imaginait déjà son retour à Paris, triomphant, face à ces usurpateurs royalistes de Bourbon. Ce rêve serait-il un jour exaucé ?